

GRAVE SITUATION DE M. ET MADAME MARZOLFF

Tandis que la plupart de nos missionnaires, tout en voyant leur activité pastorale interrompue ou paralysée par la guerre, n'ont pas eu à souffrir personnellement de ses suites, et ont pu rester sur leurs stations et y poursuivre une partie au moins de leurs travaux, l'un d'entre eux, M. Marzolff, s'est vu contraint par les troupes coloniales de quitter Matatiélé avec sa femme, après y avoir subi toute sorte d'avaries et de contrariétés, et de se retirer à Kokstad, petite ville coloniale appartenant au même district que Matatiélé.

Les magistrats anglais avaient espéré empêcher les Bassoutos de ce district de faire cause commune avec leurs frères de l'autre côté des montagnes. Cette confiance n'a pas tardé à être déçue; les indigènes se sont déclarés solidaires de leurs frères et le pays s'est trouvé en état de guerre. Les marchands anglais domiciliés à Matatiélé se sont hâtés de se réfugier à Kokstad, sous la protection des troupes, laissant sans défense et sans gardiens leurs magasins qui ont été considérés par les Bassoutos comme butin de guerre et pillés en conséquence. M. Marzolff s'est efforcé d'empêcher les chrétiens de prendre part à cet acte, allant jusqu'à menacer de la discipline de l'Église ceux qui s'y associeraient.

Malheureusement quelques femmes chrétiennes, auxquelles il avait donné l'hospitalité, apportèrent dans sa maison, à son insu, certains objets ramassés aux abords des magasins ou sur les chemins à la suite du pillage. Les troupes coloniales étant survenues, ces objets furent découverts, et M. Marzolff fut accusé de complicité. On se livra à une perquisition en règle de toute sa maison. Ici, nous lui laissons la parole.

« Si on s'était contenté de fouiller minutieusement le wagon des indigènes, je n'aurais eu rien à dire; mais on

montra bientôt un parti pris, une mauvaise foi révoltante. Tout ce qui avait quelque apparence d'être neuf fut déclaré volé. On prit à ces femmes, sous ce prétexte, des couvertures, des habits, du sucre et d'autres objets qu'elles avaient achetés avec leur argent... On ne leur laissa que des guenilles. On avait pénétré dans mon cabinet et pris ma selle et celle de ma femme comme objets volés. Je pus ressaisir les selles, mais les housses et les brides étaient perdues. Plusieurs objets appartenant à moi ou à la station furent ainsi enlevés et déclarés volés. Bien plus, mes médicaments, portant la marque de la pharmacie centrale de Paris, furent un moment considérés comme articles volés, mais s'apercevant que la chose était insoutenable, le commandant les sauva...»

D'autres accusations encore furent portées contre M. Marzloff. Il apprit que le principal grief contre lui était qu'il aurait prié publiquement pour le succès des Bassoutos. Il n'eut pas de peine à réfuter cette puérile invention et à prouver qu'il ignorait la présence dans sa maison d'objets provenant du pillage. Malgré cela, la position était intenable à Matatiélé. Le commandant des troupes, M. Strachan, lui fit comprendre clairement qu'il désirait le voir quitter la station, dont il avait fait son quartier général.

« Pendant tout le temps de cette triste affaire, » dit encore M. Marzloff, « j'étais exposé aux outrages et aux insultes. Un jour, six sentinelles vinrent se poster devant notre salle à manger, avec leurs fusils chargés. Nous ne pouvions plus rester à Matatiélé. Non seulement nous étions outragés ; notre vie même n'était plus en sûreté. Nous partîmes le 5 novembre. Nous étions à peine à quarante mètres de la maison que déjà deux Anglais avaient enfoncé la porte de la cuisine. »

Après un voyage rendu pénible par les pluies, M. et Madame Marzloff arrivèrent à Kokstad. Le premier soin de notre missionnaire fut de se mettre en rapports avec le magistrat, M. Brownlee, qui lui montra beaucoup de bienveil-

lance. Pensant comparaître devant lui quelques jours plus tard, pour répondre à l'imputation d'avoir recélé des objets dits volés, il lui exposa les faits et n'eut pas de peine à rétablir la vérité. Cette disposition favorable de M. Brownlee n'est pas inutile pour garantir M. Marzloff de la haine des marchands qui ne recule devant aucune violence et aucun outrage.


Laissons encore M. Marzloff nous donner une idée de sa situation matérielle :

« Je demeure donc à Kokstad... Je suis logé dans une maison indigène, contenant une seule chambre. Le vent et la pluie y pénètrent ; c'est une vraie cave, humide et froide, elle me coûte *deux livres dix schellings* par mois (soixante-douze francs cinquante centimes). Les frais dans ce bourg dépassent les ressources d'un missionnaire français... Je dois payer une petite charge de bois, suffisante au plus pour une vingtaine de jours, £. 3 et 3, 5 (75 à 80 fr.). Le pain se vend à un schelling (4 fr. 25) les deux livres. Tout est à proportion. Le gouvernement, fatigué de nourrir les prisonnières, les renvoie. Les chrétiennes me supplient de les prendre ; après Dieu, je suis leur seul refuge dans leur détresse : elles sont douze à quatorze personnes, et le sac de maïs revient de 50 à 100 francs. Je ne puis pas les abandonner. Il faut nous attendre à la famine, car personne n'a pu ensemer. Mes champs si beaux ont été ravagés par les soldats de la Colonie. »

En terminant, M. Marzloff annonçait l'intention d'aller, si la chose pouvait se faire, continuer son ministère sur la station de Paballong, momentanément privée de son missionnaire, M. Christmann, qui a été obligé d'aller à Queenstown pour faire donner à sa femme des soins médicaux réclamés par son état de santé. Nous en étions à nous demander si M. Marzloff avait pu donner suite à ce projet, lorsque nous avons appris, par une lettre adressée à la famille de Madame Marzloff, que celle-ci, déjà indisposée en quittant Matatiélé, est tombée

sérieusement malade à Kokstad, par suite sans doute des fatigues, des émotions et de l'installation misérable dont M. Marzoff nous parle. Ce dernier s'est hâté d'écrire à Mademoiselle Lina Marchal, à Stellenbosch, pour lui demander de venir soigner sa sœur.

Nos amis s'associeront, nous n'en doutons pas, aux prières que la famille de Madame Marzoff adresse à Dieu pour son rétablissement. Mais ils comprendront aussi tout ce que la situation actuelle de nos missionnaires leur impose de devoirs nouveaux. Sans doute, le Comité s'est empressé de mettre à la disposition de M. Marzoff les ressources qu'exige sa position actuelle et les misères dont il est entouré. Mais d'autres cas, semblables à celui de notre frère, peuvent se présenter. Raison de plus pour les soutiens de notre œuvre de répondre à l'appel spécial que le Comité leur adresse en vue de soulager toutes ces infortunes et tout d'abord la plus grande : celle des blessés et des affamés du Lessouto.



MISSION DU SÉNÉGAL

ADIEUX DU MISSIONNAIRE GOLAZ, LE 8 JANVIER,
A L'ORATOIRE

Après avoir été retardé à deux reprises par les mauvaises nouvelles reçues de l'état sanitaire du Sénégal, le départ de M. et de Madame Golaz a enfin pu être fixé au 20 de ce mois. Une dépêche, parue au *Journal officiel*, annonce que la fièvre jaune a complètement disparu de Saint-Louis. C'est donc le cœur soulagé d'un grand poids que nous verrons, lundi 16 janvier au matin, nos amis monter dans le train de Bordeaux, où ils passeront encore trois jours avant de s'embarquer sur le paquebot qui doit les emmener au Sénégal.

Nous ne serons pas seuls à accompagner de nos vœux notre jeune missionnaire et sa femme. Grâce à la séance